

DIDIER CLAES EN MOUVEMENT

UN PEU DE CHANCE, BEAUCOUP DE TRAVAIL ET ÉNORMÉMENT DE PASSION :
TROIS ATOUTS QUE DIDIER CLAES ABAT SANS TABOUS
AU PROFIT DE SA NOUVELLE INSTALLATION
ET DE SA QUÊTE POUR LE PATRIMOINE DE L'AFRIQUE.

PAR ANNE DORIDOU-HEIM

Didier Claes s'est installé dans le quartier bruxellois du Sablon en 2002. Cela fait tout juste quinze ans. Cet âge correspond souvent au temps des crises d'adolescence. Lui en est bien loin, et c'est avec une grande maturité qu'il poursuit son parcours et se lance de nouveaux défis. Né à Kinshasa d'un père belge et d'une mère congolaise, il y grandit baignant dans les arts premiers, que son père récoltait pour les musées. Il en part au début des années 1990, quand s'annonce le temps de la guerre. Le jeune homme rejoint Bruxelles avec une idée en tête, faire le commerce de l'art africain. À 18 ans, on se croit tout permis et puis, lui semblait-il, ses origines lui conféraient une légitimité naturelle. Ce ne fut pas si simple. Inconnu, sans nom, les portes ne s'ouvrirent pas toutes grandes et il découvrit le démarchage : «une école formidable», affirme-t-il aujourd'hui ! Néanmoins, il part pour les États-Unis, participe à un premier salon à l'Armory Show, puis aux foires de San Francisco et de Los Angeles. Cette fois, la chance est au rendez-vous. Elle honore un débutant, certes, mais aussi un audacieux. Il y fait des rencontres formidables, de celles qui marquent une vie, notamment avec Jim Ross. Il est prêt à écrire son

histoire et même à bousculer les convenances, comme lors de la Brafa 2011, où il présente une seule pièce au centre d'un stand de 100 mètres carrés. Un coup de tonnerre ! 2017 marque un déménagement et donc un nouveau départ. L'occasion d'une conversation aussi dynamique que son style.

On aimerait revenir avec vous sur ces premières années après le Congo, le retour en Belgique et l'installation aux États-Unis...

Le marché américain a formidablement accueilli mes trouvailles et m'a accordé sa confiance. Je n'étais plus un «passeur» d'objets, proposant mes belles pièces aux marchands installés. J'ai pu retourner au Congo, et, une fois, encore la chance du débutant m'a permis de découvrir une statue songye de toute beauté. Mais après le 11 septembre, plus rien n'était pareil. J'ai donc décidé de revenir tenter ma chance en Belgique, où il y a un vrai socle de collectionneurs. J'avais acquis de l'expérience. Ensuite, tout est allé très vite. 2002 fut une année exceptionnelle, avec l'ouverture d'une première galerie dans le quartier du Sablon. Je voulais un espace à moi, c'était un défi que je me lançais. Je devais me prouver que j'en étais capable.

Pierre Loos m'a proposé de participer à Bruneaf et ensuite je suis entré à la Chambre des antiquaires, à la Brafa.

Comment se déroulent ces nouvelles années bruxelloises ?

J'avais appris et fait de mes faiblesses une force. J'étais prêt. La rencontre de Michel et Anne Vandekerckhove, des collectionneurs et amis que je veux ici saluer, a été essentielle. Grâce à leur confiance, ma jeunesse et mon ambition devenaient des atouts, ainsi que le fait qu'enfin l'art d'Afrique soit défendu par un Africain. Je suis autodidacte, j'ai donc beaucoup appris auprès des collectionneurs. Puis je suis devenu expert chez Pierre Bergé & Associés, à l'ouverture d'une succursale de sa maison de ventes aux Sablons. Cette expérience a duré trois années et fut formidable. Je ne crains pas les ventes publiques, au contraire ! Nos activités sont complémentaires et sont un baromètre formidable et indispensable.

2017 est une année de grands changements. Le temps de la maturité ?

Dans la vie, il faut toujours être en mouvement. En effet, je déménage ma galerie et quitte ce quartier. Y être, pour moi, c'était le

DIDIER CLAES

EN 5 DATES

- 1977 Naissance à Kinshasa
- 2002 Ouverture de sa première galerie à Bruxelles, dans le quartier du Sablon
- 2008 Première participation à la Tefaf Maastricht dans la section « Show Case »
- 2014 Devient président de Bruneaf, poste qu'il assurera jusqu'en 2017
- 2017 Inauguration, le 7 juin, de sa nouvelle galerie, rue de l'Abbaye 14 (www.didierclaes.art)



...
Vue de l'exposition « L'art des Lega »,
à la galerie Didier Claes.
© STUDIO PHILIPPE DE FORMANOIR-PASO DOBLE



À VOIR

Cultures - The World Arts Fair
Du mercredi 7 au dimanche 11 juin
Rue Royale 2-4, Bruxelles
cultures.brussels

► rêve, cela signifiait appartenir à une époque, celle des pionniers du marché de l'art primitif. Je l'ai fait et maintenant, je suis prêt à passer à autre chose, ailleurs. Je m'installe dans le haut de l'avenue Louise pour exercer autrement, participer à moins de salons internationaux et me concentrer à nouveau sur le travail en galerie. Le métier change, je veux garder un pas d'avance. Depuis plusieurs années, dans ce quartier, des galeries d'art contemporain ont ouvert, et il n'y en a aucune d'art africain. Or, 80 % de ma clientèle s'intéresse à l'art contemporain. M'installer là-bas va me permettre d'initier de nouveaux acheteurs venus de la sphère contemporaine et retourner vers la proximité primordiale de la relation humaine.

Vous quittez également la présidence de Bruneaf après douze années d'engagement dans le comité...

J'estime que l'alternance est primordiale pour l'émergence de nouvelles idées et de nouvelles énergies. J'ai donné beaucoup, à d'autres maintenant de le faire. Mais bien sûr, je continuerai à défendre Bruneaf, un concept formidable. C'est important qu'une ville soit une place de marché forte. Quand il n'y a plus de galeries, plus de salons, il n'y a plus de collectionneurs. Je suis à l'origine de Cultures, le regroupement de trois synergies. Les gens s'y perdaient entre Bruneaf, Baaf et Aab. Il fallait mettre de la clarté entre ces trois événements et renforcer leur synergie. C'est fait, la deuxième édition se tiendra du 7 au 11 juin prochain et je suis fier de ce dernier cheval de bataille.

Tout le milieu se souvient de votre Brafa 2011 et de votre mise en scène autour d'un seul objet...

J'avais pris un gros risque, et cela a réussi au-delà de mes espérances. J'ai eu une presse incroyable. C'était un fantasme que d'obtenir cette pièce exceptionnelle, le rêve de tout collectionneur d'art africain : un fétiche à clous nkonde du nom de Ngwadi, le dieu du tonnerre du Bas-Congo ! Il m'a fallu une année complète de négociation pour l'arracher et l'emporter à la fin contre Christie's.

Une telle découverte n'arrive qu'une fois dans une vie de marchand. C'est pour cela que j'ai voulu la présenter seule, comme une icône intemporelle.

Vous êtes par ailleurs investi d'une nouvelle mission, la réappropriation de son patrimoine par l'Afrique. Comment vous situez-vous par rapport à cette question délicate ?

Du fait de mes origines, je me sens particulièrement impliqué. Je le sais maintenant, être métis est une force. Je peux dire « nous les Africains » et « nous les Blancs » ! Il ne faut jamais oublier que la représentation de la civilisation africaine passe par les objets. Or, ils ne sont pas connus en Afrique. On peut certainement affirmer que plus de 90 % du patrimoine du continent se trouve en dehors. Cela amène à réfléchir et on n'a pas le droit de ne plus se poser de questions. J'interviens lors de conférences en Afrique pour éveiller les consciences. Mais attention, je dis aussi la fierté de voir notre culture exposée dans les plus grandes institutions mondiales. Et ça aussi, je le défends. Mais il faut réfléchir à des solutions. Je veux que les Africains se mobilisent.

Comment envisagez-vous cela ?

J'ai rencontré Sindika Dokolo, un homme d'affaires, métis lui aussi, qui a réuni une grande collection d'arts africains classiques et contemporains. Il l'a constituée par amour et par devoir et veut l'exposer à travers tout le continent pour alerter, la grande majorité des Africains ne réalisant pas que leur patrimoine n'est plus là. Or, les objets sont l'une des solutions pour que l'Afrique retrouve sa fierté et s'en sorte. Dans les années 1960, après les décolonisations, on a eu les figures et les interventions de Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Félix Houphouët-Boigny. Ils ont créé des musées. Mais ensuite, à cause des guerres, la plupart d'entre eux ont été pillés et les objets, dispersés. L'idée est de parvenir à ce que ces œuvres, et celles-là seulement, soient restituées. Je ne souhaite pas une réclamation offensive, mais une discussion. Elle renvoie à des questions de patrimoine universel. Il s'agit de dignité et d'éthique. La culture a un rôle à jouer dans le réveil de l'Afrique. Il est essentiel de savoir d'où l'on vient. ■

Mali, Dogon, XVIII^e siècle.
Statue djennenke, bois, h. 72 cm ;
provenance : Pierre J. Langlois, France,
années 1960, collection privée, 2002.

© HUGHES DUBOIS

